

## De bruit et de fureur Andrzej Żuławski (1940-2016)

Zoé Protat

Volume 34, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Protat, Z. (2016). De bruit et de fureur : Andrzej Żuławski (1940-2016). *Ciné-Bulles*, 34(3), 40–42.

# De bruit et de fureur

ZOÉ PROTAT

Dans la pléthore de décès qui teintent l'année depuis ses débuts, nous pouvons déplorer la disparition d'un rebelle doublé d'un intellectuel de grande classe. Andrzej Żuławski est parti à l'âge de 75 ans, avant Roman Polanski, autre réalisateur vedette de sa génération, mais aussi avant Andrzej Wajda, la légende dont il avait été l'assistant dans les années 1960. Fils de diplomate, il avait étudié le septième art ainsi que la philosophie et les sciences politiques. Transfuge parisien par la force des choses, il a connu, comme tant d'autres artistes polonais, une vie de déraciné, en équilibre entre audace et censure, naviguant entre surprenants succès et projets avortés, entre littérature et cinéma. Il laisse 13 longs métrages en héritage : une œuvre cruelle, libre dans ses outrances, et absolument inoubliable.

Maître de l'étrange et de l'excès, Żuławski s'est toujours situé en marge des modes et des codes. Ses films furent historiques, fantastiques ou encore ultracontemporains ; il savait autant faire preuve d'un imaginaire débordant que capter de manière assez unique le *zeitgeist* des décennies 1970 et 1980. Hyper expressif sur tous les plans, ultraviolent et désespéré, son cinéma bousculait bien des sensibilités. Chez Żuławski, on est volontiers « hystérique » — l'adjectif préféré des critiques ! Ses personnages tempêtent, souffrent, se déchirent et semblent vivre chaque instant de leur existence dans le paroxysme des émotions. « Ces cris, ces hurlements et tout ça... ça doit être ça que vous autres appelez la vie... », dira ainsi Jacques Dutronc, complètement déboussolé quant à l'énergie autodestructrice de la troupe de théâtre de sa femme dans **L'Important c'est d'aimer**. À ces clameurs s'ajoutent de gros plans impudiques, une caméra extrêmement mobile, voire survoltée, une musique extradiégétique envahissante allant jusqu'à se superposer aux sons ambiants. Le cinéma de Żuławski n'est ni pour les pantouflards, ni pour les paresseux. Ses dialogues, toujours ultraécrits et symboliques, traduisent sans fard la sensibilité poétique de leur auteur. Ses thèmes favoris : l'amour fou, la femme

double, les tourments de l'artiste, la douleur des sentiments... et Dostoïevski, avec qui il partage le goût de la folie et le rire dans les larmes.

On reconnaît bien sûr chez le réalisateur le proverbial romantisme polonais, cette fureur de vivre malgré un environnement hostile et la négation des rêves et des libertés. Dans ce romantisme, Żuławski se situe évidemment du côté noir de la force. Tout comme un autre Européen culte connu pour la brutalité de ses films, le Hollandais Paul Verhoeven, il évoque l'extrême violence de son enfance : né en 1940 à Lwów en plein territoire occupé par l'Union soviétique, il a été témoin d'atrocités tout comme plusieurs de ses héros. Sa personnalité impétueuse lui a valu une réputation d'ours mal léché. Il est vrai que le bonhomme pouvait se montrer revêche face à ses détracteurs, mais il a offert à ses acteurs, et pas les moindres d'ailleurs, des rôles d'une puissance terrifiante. Ses actrices en particulier puisaient dans ses films une force leur permettant de s'affranchir d'une image trop lisse, pour plonger tête baissée dans la tourmente.

Żuławski débute au cinéma à l'aube de la trentaine, après avoir publié différents textes et poèmes. Son premier film, **La Troisième Partie de la nuit** (1971), s'attache sans surprise à la Seconde Guerre mondiale, sorte de passage obligé pour l'artiste polonais du XX<sup>e</sup> siècle. Mais en lieu et place de la vignette historique, le réalisateur offre un véritable cauchemar éveillé. Michal, le personnage principal, a vu sa famille être massacrée sous ses yeux par les nazis. Il intègre la résistance et, pour subsister, travaille dans un étrange laboratoire de vaccins. Nourrir les poux de son propre sang le rend constamment fiévreux. Il rencontre une femme qui ressemble trait pour trait à son ancienne épouse, ou est-ce plutôt le sens de la réalité qui l'abandonne ? Film d'horreur sans en être véritablement un, cette première œuvre installe d'emblée certains éléments récurrents : une forme mobile et étourdissante, des images expressives où domine la



Photo: Renaud Sakelaris

Trois films marquants d'Andrzej Żuławski: **L'Important c'est d'aimer**, **Possession** et **La Femme publique**. Le réalisateur était l'invité d'honneur de Fantasia en 2013

contre-plongée, ainsi qu'une narration sensorielle, éclatée, toujours à la limite du monde tangible. Les personnages d'Helena et de Marta, incarnés par une unique comédienne, inaugurent une série de doubles féminins à la fois attirants et inquiétants, qui se poursuivront plusieurs années plus tard dans **Possession** et **La Femme publique**. Son successeur, **Le Diable** (1972), affiche également un ancrage historique puisqu'il se situe durant l'invasion prussienne de la Pologne en 1793: un jeune noble, qui parcourt la nation en plein chaos, commettra des crimes horribles et en deviendra fou. Ce film provoquera la première querelle entre le réalisateur et les autorités culturelles de son pays. En raison de son extrême violence, **Le Diable** est censuré et Żuławski poussé vers la sortie.

Où trouvera-t-il asile? En France, bien sûr. En 1975, il y réalisera l'un de ses plus grands triomphes, **L'Important c'est d'aimer**. Ce film est un pas de plus dans la « déglamourisation » de la beauté glacée de Romy Schneider, qui brille dans le rôle d'une actrice ratée, forcée de s'abîmer dans le cinéma érotique de série Z. Déchirée entre deux hommes qui ne savent — ou ne peuvent — pas l'aimer, elle compose un vrai personnage tragique. À ses côtés dans un premier rôle

dramatique, Jacques Dutronc crève l'écran. Ajoutez-y Klaus Kinski dans un grandiose numéro d'acteur de théâtre halluciné et vous obtiendrez un classique qui fera scandale, notamment en raison de scènes d'une grande violence glauque, mais surtout d'une infinie tristesse. La musique de Georges Delerue accompagne sans relâche les gros plans de Schneider, procédé qui sera repris une dizaine d'années plus tard dans **L'Amour braque** avec les synthétiseurs héroïques des années 1980. **L'Important c'est d'aimer** impose encore aujourd'hui une certaine idée de son époque, celle de la démesure et des *losers* (pas si) magnifiques.

Fait peu connu: contrairement à ce qu'elles affirmaient, les autorités de l'Est se souciaient des avis occidentaux! Le succès français de Żuławski lui a ainsi valu de se faire offrir de nouveau un projet de film dans sa mère patrie. En 1976, l'enfant terrible devenu fils prodigue revient au pays et il ne choisit pas la voie facile: **Sur le globe d'argent** sera l'aventure la plus folle de sa carrière. Il adapte le premier tome de la *Trilogie lunaire* (1903) de son grand-oncle Jerzy Żuławski, pionnier de la littérature de science-fiction: une histoire d'expédition spatiale ayant mal tourné, d'exil sur une planète mystérieuse et de naissance d'une civilisation

mâtinée de légendes mystiques. Le tournage, titanesque, s'échelonne sur 10 mois et nécessite des moyens considérables pour le lieu et l'époque. Mais alors qu'il ne reste que quelques semaines de travail, le tout nouveau ministre de la Culture, Janusz Wilhelm, brandit la censure et saisit costumes et décors : les affrontements entre deux races extra-terrestres lui sont apparus comme une allégorie de la révolte des peuples contre le totalitarisme. De nombreux créateurs d'Europe de l'Est empruntaient en effet le chemin de la métaphore fantastique pour exprimer un présent muselé et que, vu le manque de fantaisie des fonctionnaires, le stratagème était généralement couronné de succès. Mais pas cette fois-ci : le pouvoir polonais a-t-il voulu faire un exemple de Żuławski ? Toujours est-il que les négatifs ne lui seront accessibles que des années plus tard. Les images récupérées n'en sont pas moins fascinantes. Surdose de caméra subjective, clairs obscurs mystérieux jusqu'à l'abscons, splendides costumes roulés dans la boue : il est passionnant d'imaginer quel chef-d'œuvre postapocalyptique **Sur le globe d'argent** aurait pu être. Complété tant bien que mal par une narration où le réalisateur lui-même explique au spectateur ce qu'il devrait voir à l'écran, le film connaîtra une sortie officielle en 1988... Bienvenue en Absurdistan.

Ce fiasco va plonger Żuławski dans un profond marasme. Il faudra attendre la décennie suivante et un nouveau film pour lui permettre de s'en extirper. En 1983, **Possession** est une réussite qui offrira à Isabelle Adjani les prix d'interprétation de l'année, de Cannes aux Césars. Ce chef-d'œuvre du cinéma fantastique fut tourné à Berlin, juste de l'autre côté du Mur : le plus proche possible de l'Est pour Żuławski, de nouveau paria. Dans la ville abîmée, Adjani rejette mari et amant pour s'unir à une bête monstrueuse, créature tentaculaire signée par le maître italien des effets spéciaux Carlo Rambaldi. Au-delà du film de monstre, **Possession** est un film de douleur, à la fois intime et historique. Żuławski l'a écrit dans la stupeur d'un pénible divorce et souhaitait y évoquer la fracture béante entre les mondes capitalistes et communistes. Dans cet univers anxigène, les existences sont surveillées de près et les individus cultivent de terribles secrets. Quiconque a vu **Possession** ne peut s'empêcher de frémir à la réminiscence de la fameuse « scène du métro » où Adjani offre une performance extrême, à la limite de l'aliénation pure. Par la suite, l'actrice désavouera cet abandon total, mais force est de dire qu'à l'écran, l'effet est saisissant. Ce film est considéré par plusieurs comme le chef-d'œuvre de Żuławski.

**La Femme publique** (1984), qui sera un plus grand succès encore, reprend certains motifs de **L'Important c'est d'aimer** : un rôle d'actrice souffrante et dénudée pour la toute jeune Valérie Kaprisky et un film dans le film, cette fois-ci une version exaltée des *Possédés* de Dostoïevski.

Nous sommes en droit de croire que Lucas Keszling, le personnage du metteur en scène tchèque exilé en France, expose les méthodes żuławskiennes lorsqu'il affirme que « c'est très difficile de faire des films bêtes, surtout lorsqu'on a une petite voix intérieure qui vous dit que le cinéma est bien mieux que ça »... Avec son imagerie clinquante et ses contre-plongées vertigineuses, **La Femme publique** revendique son mépris des conventions réalistes, et ça marche ! Żuławski poursuivra ensuite son aventure française avec une actrice en son cœur : Sophie Marceau. L'adolescente préférée de l'Hexagone sera sa compagne durant 17 ans et sa carrière en sera extirpée pour un temps de la mièvrerie. Dans **L'Amour braque** (1985), leur première collaboration, elle est une prostituée fatale et fantasque. Pour appâter ses producteurs, Żuławski leur fait miroiter une adaptation de *L'Idiot* — encore et toujours la folie des grandeurs du maître russe. Au final, il leur a plutôt livré un film de gangster à la fois survolté et philosophique, qui avance à cent à l'heure et qui ne craint pas non plus de sombrer dans le kitsch.

Suivront d'autres projets français, tous véhicules au talent de Marceau. Mais **Mes nuits sont plus belles que vos jours** (1989) et **La Note bleue** (1991) n'ont laissé de souvenirs impérissables à personne. Autant que le couple tout court, le couple créatif tirera sa révérence en 2000 avec le méconnu **La Fidélité**. Entre-temps, Żuławski a adapté **Boris Godounov** (1989) : on comprend aisément en quoi le gargantuesque opéra de Moussorgski a pu intéresser le cinéaste. Mais surtout, il est revenu en Pologne. Pour y vivre, mais aussi pour y réaliser **Chamanka** (1996), l'examen d'une relation obsessionnelle compulsive et hautement charnelle entre une étudiante et un professeur d'anthropologie (Bogusław Linda, merveilleux acteur vu chez Kieslowski et Wajda). Le film mêle délire religieux mystique et scènes d'amour graphiques, le tout agrémenté d'une finale *gore* qui a fait sourciller, même si le potentiel scandaleux de Żuławski n'est clairement plus ce qu'il était...

Invité d'honneur du festival Fantasia 2013, Andrzej Żuławski était venu à Montréal présenter des projections spéciales de **L'Amour braque** et de **Chamanka**. Le réalisateur avait alors charmé l'auditoire avec sa verve, son érudition et ses souvenirs créatifs et historiques. Il n'avait plus fait de films depuis 15 ans, se consacrant corps et âme à la littérature : des romans et des récits souvent inspirés d'épisodes de sa propre existence. Il avait cependant confié d'une voix émue que le cinéma commençait, peut-être, à lui manquer... Deux ans plus tard sortait **Cosmos** toujours inédit en nos terres : une adaptation survoltée de Witold Gombrowicz, autre gloire polonaise à l'univers échevelé et baroque. De nouveau un film « hystérique » qui aura finalement été le chant du cygne d'un véritable punk du septième art. 🎬